



HAL
open science

“ Des choses merveilleuses pour ce pays ”. Narcos ou la difficile quête du perfectionnisme dans l’action politique

Maya Collombon, Lilian Mathieu

► To cite this version:

Maya Collombon, Lilian Mathieu. “ Des choses merveilleuses pour ce pays ”. Narcos ou la difficile quête du perfectionnisme dans l’action politique. TV/Series, 2021, 19, 10.4000/tvseries.5258 . halshs-03227066

HAL Id: halshs-03227066

<https://shs.hal.science/halshs-03227066>

Submitted on 16 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



TV/Series

19 | 2021

Perfectionnisme et séries télévisées. Hommage à Stanley Cavell (1926-2018)

« Des choses merveilleuses pour ce pays ». *Narcos* ou la difficile quête du perfectionnisme dans l'action politique

Maya Collombon et Lilian Mathieu



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tvseries/5258>

DOI : 10.4000/tvseries.5258

ISSN : 2266-0909

Éditeur

GRIC - Groupe de recherche Identités et Cultures

Référence électronique

Maya Collombon et Lilian Mathieu, « « Des choses merveilleuses pour ce pays ». *Narcos* ou la difficile quête du perfectionnisme dans l'action politique », *TV/Series* [En ligne], 19 | 2021, mis en ligne le 06 mai 2021, consulté le 14 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/tvseries/5258> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tvseries.5258>

Ce document a été généré automatiquement le 14 mai 2021.



TV/Series est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

« Des choses merveilleuses pour ce pays ». *Narcos* ou la difficile quête du perfectionnisme dans l'action politique

Maya Collombon et Lilian Mathieu

« Pablo Escobar está de mal humor... tanta bomba se debe a que el Partido Liberal lo acaba de expulsar por narco de las listas electorales del Senado. Al hombre no le gusta el título de Rey de la Coca... prefiere el de Padre de la Patria. »

Laura Restrepo, *Delirio*¹.

Introduction

- ¹ La série étasunienne *Narcos* a été lancée en août 2015 sur Netflix. Ses *showrunners* sont Chris Brancato, Carlo Bernard et Doug Miro. Elle compte trois saisons (2015, 2016 et 2017), divisées en dix épisodes chacune, se déroulant en Colombie, auxquelles s'ajoutent deux saisons (2018 et 2020) au Mexique sous le titre *Narcos Mexico*. La première saison a été réalisée par les Brésiliens José Padilha et Fernando Coimbra, le Mexicain Guillermo Navarro et le Colombien Andrés Baiz. Les trois interprètes principaux des deux premières saisons sont le Brésilien Wagner Moura (le narcotrafiquant Pablo Escobar), l'Américain Boyd Holbrook (l'agent de la *Drug enforcement agency*, DEA, Steve Murphy) et le Chilo-Américain Pedro Pascal (l'agent de la DEA Javier Peña). Réunissant une équipe de production et un set d'acteurs provenant de toute l'Amérique latine et des États-Unis, la série vise une audience internationale, Netflix cherchant à s'implanter durablement en Amérique latine. Elle s'inscrit ainsi dans un ensemble de productions audiovisuelles, les *narco-telenovelas*, très populaires

dans le sous-continent, dont la série colombienne *Pablo Escobar, el Patrón del mal* produite en 2012 constitue un précédent commercial à succès².

- 2 Cet article propose une lecture interne des deux premières saisons de la série. Si celle-ci s'appuie sur des faits et personnages réels, nous ne traitons ici que du récit fictionnel qu'elle en propose et non de la réalité sociale et historique propre à la lutte contre le narcotrafic en Colombie. Les deux premières saisons de *Narcos* se centrent sur la figure de Pablo Escobar. La première décrit sa carrière ascendante, sur une quinzaine d'années, de contrebandier à baron de la drogue multimilliardaire et chef du cartel de Medellín. La seconde raconte la chute de son empire et sa traque par les forces de l'ordre colombiennes, alliées aux États-Unis (représentés ici par la DEA et la CIA), jusqu'à sa mort. Le fil conducteur ces deux premières saisons est la voix *off* de l'agent de la DEA Steve Murphy. Ce dernier commente l'intrigue, résume parfois des épisodes historiques ou explicite les images d'archives (photographies, reportages télévisuels ou presse de l'époque, etc.) qui ponctuent la série, selon une procédure dramatique « inspirée de faits réels » – sans pour autant prétendre à être entièrement fidèle à la vérité historique.
- 3 « Des choses merveilleuses pour ce pays », en l'occurrence la Colombie, c'est ce que rêve de faire le trafiquant de cocaïne Pablo Escobar alors qu'il annonce ses ambitions politiques dans le troisième épisode de la saison 1 de *Narcos*. L'intention paraît certes louable, tant la série met en scène une Colombie des années 1980-90 aux réalités extrêmes : d'un côté les mansions extraordinairement luxueuses ou les salons cossus du palais de Nariño – siège de la présidence – où évolue l'oligarchie nationale ; de l'autre les petites rues étroites des quartiers populaires, les *comunas*, où tente de survivre une majorité de Colombiens pauvres. L'État colombien, surtout, apparaît défaillant. Peu soucieux de réduire les inégalités par des politiques sociales, rongé par la corruption de la police comme de ses élites politiques, il se révèle incapable d'imposer son monopole de la violence légitime face à celle des guérillas d'extrême gauche, des paramilitaires d'extrême droite et, bien sûr, des narcotrafiquants.
- 4 « Don Pablo », ainsi que le nomment les habitants des *comunas* de Medellín, n'est à dire vrai pas le seul personnage de la série à rêver d'un futur meilleur pour la Colombie, mais il est certainement le plus ambitieux de tous. Mégalomane, il entend incarner l'avenir d'une Colombie guidée par l'homme puissant qu'il est devenu grâce à l'argent de la cocaïne. Issu du peuple dont il dit comprendre les difficultés, il se rêve en président de la République personnifiant force et justice sociale. Mais dans les rangs de l'assemblée nationale ou en campagne électorale, plusieurs hommes politiques promeuvent une autre vision d'une « meilleure Colombie », dans laquelle Escobar, sa cocaïne et sa violence n'ont aucune place : un pays d'« hommes honnêtes, capables de s'opposer au narcotrafic », pour le ministre de la Justice Rodrigo Lara Bonilla (S01E03), ou un pays qui, débarrassé de cette « race d'hommes malfaisants » que sont les narcos, « aura un avenir » comme l'espère le candidat à la présidence César Gaviria (S01E05). Une Colombie « sans Pablo Escobar », aussi, pour l'incorruptible colonel Horacio Carrillo, chef du Bloc de recherche, un service spécialement dédié à sa traque. Une Colombie où règne l'État de droit pour le procureur de la République Gustavo de Greiff. Enfin, une Colombie qui ne soit pas un « narco-État » contraire aux intérêts étasuniens pour l'ambassadrice américaine (S01E03) et les agents de la DEA Steve Murphy et Javier Peña, les deux principaux héros des saisons 1 et 2 de *Narcos*, Peña poursuivant dans la saison 3.

- 5 On le voit, si la majeure partie des protagonistes de la série souhaite améliorer la Colombie, le sens que chacun d'eux donne à ce progrès et les moyens qu'il envisage pour y parvenir diffèrent notablement. Tel est l'angle qu'entend privilégier cet article, centré sur les dilemmes moraux qui étreignent les différents personnages de *Narcos*. Cette grille de lecture rencontre l'œuvre de Stanley Cavell en posant la question de l'articulation entre le perfectionnisme individuel – en tant qu'incertitude sur la qualité de sa propre vie et la fidélité à soi-même – et l'aspiration à une transformation positive de sa société³. Cette articulation, base du perfectionnisme démocratique défendu par Cavell contre ceux qui réduisent la philosophie émersonnienne à un aristocratism⁴, est principalement mise en scène dans la série au travers d'une tension entre fins publiquement justifiables et moyens parfois inavouables d'y parvenir. Si cette tension ne traverse pas les différents protagonistes avec la même intensité – centrale dans les hésitations du président Gaviria, elle ne paraît guère atteindre un Escobar enclin à la plus extrême cruauté ni un de Greiff convaincu de la force du droit –, les contrastes qu'elle révèle invitent à une réflexion sur les moyens et les fins du bon gouvernement et, *in fine*, sur les limites du courage politique.

1. « Plata o plomo⁵ »

- 6 Chef du cartel de Medellín, homme d'affaires à succès – profitant de la fulgurante diffusion commerciale de la cocaïne aux États-Unis –, d'une cruauté sans limite, Pablo Emilio Escobar Gaviria est aussi un « bandit social »⁶ en ce qu'il entend porter la voix des plus pauvres de sa Medellín natale. « Je ne suis pas riche. Je suis un pauvre avec de l'argent. Je viens de la rue », dit-il au lobbyiste Fernando Duque, plus tard son avocat, extasié devant le luxe de sa mansion (S01E03). Devenu milliardaire⁷, 7^e fortune au monde dans les années 1980 selon le magazine *Forbes*, riche au point de posséder plus de 800 maisons et propriétés et d'être protégé par une armée de milliers de *sicarios* (tueurs à gage) (S01E04), Pablo Escobar s'est imposé comme le *primus inter pares* d'un groupe de narcotrafiquants de Medellín, qui domine l'économie et la politique de la Colombie jusqu'au début des années 1990.
- 7 L'un des aspects les plus troublants du personnage est qu'il est certes dépeint comme un criminel capable d'une cruauté sans limite mais aussi comme un *pater familias* soucieux du sort de sa femme Tata, de ses deux enfants Juan Pablo et Manuela, et de sa mère Hermilda⁸, que redouble un citoyen sincèrement soucieux de faire le bien des couches démunies dont il est issu. Il est présenté comme un personnage sans nuance ni dilemmes moraux sur les moyens d'arriver à ses fins. Si ces objectifs sont en partie avouables – protéger sa famille et assurer un avenir meilleur pour la Colombie, notamment pour les plus pauvres – les moyens importent peu, tous sont mobilisés, surtout les plus violents. Aucun doute moral ne semble en mesure de l'atteindre – « ce salaud n'a pas d'âme » dira de lui son avocat (S01E07) – et s'il gagne le plus souvent ses combats, c'est essentiellement parce qu'il n'a pas de limite.
- 8 Medellín est la ville d'Escobar qui a grandi dans une de ses *comunas*. Entré dans la clandestinité, il peut s'y cacher, circuler caché dans le coffre d'un taxi alors qu'il est traqué par la police et la DEA. Il y a des espions à tous les angles de rue, et ridiculise ainsi les forces de l'ordre, colombiennes comme étasuniennes, en continuant son négoce aux yeux de tous sans être jamais arrêté. Cet ancrage de longue durée est efficace même pour ses proches – lorsque ses *sicarios* sont poursuivis par les agents

Murphy et Peña, les habitants du quartier les protègent (S01E08) – et source de prestige lorsqu'il distribue des billets (« pour le médecin ») auprès des *comuneros* qui le reconnaissent sans difficulté (S02E01). Son image sous les traits d'un saint orne le mur de bien des maisons du quartier, telle celle du jeune *sicario* qui transportera à son insu la bombe faisant exploser le vol Avianca dans lequel devait voyager le candidat César Gaviria (S01E07)⁹ Cet ancrage local de *paisa* (nom donné aux habitants de Medellín) et ce large soutien de la population ne reposent pas sur rien. Pablo Escobar a construit plus de 400 maisons, des écoles, des dispensaires (S01E02) dans les *comunas*, laissant sa trace dans le développement urbain au point de donner son nom à un quartier : « Bienvenue dans le quartier Pablo Escobar. Ici, on respire la paix » (S01E03). Son portrait géant orne une de ses places et c'est un défi à toute sa population que lance le colonel Carrillo en urinant dessus alors qu'il mène sa traque (S02E03).

9 C'est fort de ce soutien populaire que le narcotrafiquant décide, au début de la série, d'entrer en politique, s'inquiétant alors de la distance qui sépare le monde politique colombien des pauvres gens : « Je me suis toujours demandé comment un gouvernement qui supposément représente est si éloigné des gens » (S01E03). Il entend incarner une position de défense des plus pauvres, contre l'élite politique du pays : « Ces oligarques de merde ne savent pas ce que c'est que ce demander ce que l'on va manger le jour suivant » (S01E03)¹⁰. Portant un discours de classe, revendiquant ses origines modestes, Escobar se distingue des autres narcotrafiquants par sa conviction profonde d'un « destin national ». « Un jour, je serai président de la Colombie », dit-il dès le premier épisode, alors qu'il n'est encore qu'un simple contrebandier (S01E01). Beaucoup plus tard, alors qu'il est traqué par la police, proche de sa fin, il rêvera encore qu'il est intronisé président, s'installant dans son bureau du palais de Nariño et fumant un joint avec son prédécesseur César Gaviria (S02E10). Sa réussite économique a renforcé sa propension mégalomane : « Je vais être grandiose », annonce-t-il en énonçant ses ambitions politiques (S01E03). Escobar veut faire profiter la Colombie de sa réussite, la confondre avec celle du pays. « Imagine un État gouverné par nous » dit-il au narcotrafiquant Carlos Lehder ; « ce que je veux, sincèrement, c'est aider les gens pauvres de ce pays » (S01E03). Dès lors, son paternalisme s'étend à l'ensemble du peuple colombien, dont il se veut le protecteur, le guide. En cela, il incarne une figure politique préexistante en Amérique latine, celle du *caudillo*¹¹ : Escobar articule clientélisme et exercice d'une violence démesurée, « *Plata o plomo* » sont les deux seules alternatives qu'il laisse à ses adversaires. Par son action sociale, ses pratiques clientélares mais aussi son exercice de la violence, il se met directement en concurrence avec l'État, dont il conteste le monopole de la violence légitime et dont il prétend assurer les fonctions régaliennes.

10 L'image du *caudillo* bienfaisant, du « Robin des bois *paisa* », est progressivement construite et diffusée par les médias, incarnés dans la série par la journaliste Valeria Velez, qui devient aussi son amante (S01E02). Il se pose en représentant des couches populaires contre l'oligarchie colombienne qu'il ne cesse de critiquer. Ses affinités politiques le portent plus logiquement vers des alliances « à gauche », notamment avec la guérilla communiste du M-19 qui se chargera pour son compte de l'attaque à la Cour suprême de justice à Bogota (S01E04). D'une manière ou d'une autre, et à la différence de ses concurrents du cartel de Cali, Escobar est plus proche idéologiquement des « rebelles politiques », tels les *guerrilleros*, qu'il ne l'est de l'oligarchie au pouvoir. Cette inclination est aussi perceptible dans ses relations à l'international avec la « gauche

- révolutionnaire », lorsqu'il s'allie au Nicaragua sandiniste pour faire transiter sa cocaïne (S01E04).
- 11 Autre trait de sa personnalité, Escobar pense que tout s'achète. Il paie son entrée en politique en s'achetant le nouveau parti libéral : « Valeria vous a dit combien je suis prêt à allonger ? » demande-t-il à Fernando Duque. Il continue en précisant « vous aurez votre pourcentage. Disons 10%. Ca donnerait quoi ? 300 000 dollars, rien que pour vous ». Alors que Duque acquiesce, Escobar se lève et propose d'aller voir ses hippopotames, fermant ainsi toute discussion politique sur le fond (S01E03). Pour éviter les questions indiscrettes sur l'origine de sa fortune, alors que le magazine *Forbes* vient d'en rendre publique la démesure, Escobar se présente aux élections à la chambre des représentants dans la circonscription d'Antioquia comme suppléant de Jairo Ortega. La campagne électorale met en œuvre les formes les plus directes de clientélisme, Escobar distribuant des liasses de billets à tous ses meetings en adoptant pour slogan « ceux qui ont faim passeront à table » (S01E03). Sa victoire aux élections d'Antioquia est écrasante. Dès l'annonce des résultats, le candidat Jairo Ortega renonce à son poste pour le céder à Pablo Escobar qui devient ainsi député.
- 12 Alors qu'il est sur le point d'entrer à l'Assemblée nationale, le nouveau député Escobar croise un huissier qui lui indique qu'il n'est pas possible d'entrer dans l'enceinte sans cravate. Escobar sort alors une liasse de billets, achète la cravate du jeune homme et entre dans l'hémicycle. Cet épisode est significatif tant de sa faible maîtrise des codes du champ politique que de sa volonté de les transgresser ; elle l'est aussi et surtout de son assurance que tout peut s'acheter et que tout le monde est prêt à vendre ou se vendre. Le personnage avance, confiant et installe à son poste, tandis que le ministre de la Justice, Rodrigo Lara Bonilla, est précisément en train d'évoquer son élection : « Il n'est pas le bienvenu dans cette chambre. Il n'appartient pas à cet espace. » (S01E03). C'est une photo d'identité judiciaire, prise lors de son arrestation de 1976 à un poste douanier et transmise par la DEA, qui sert au ministre à révéler au congrès le véritable statut de Pablo Escobar. Disqualifié par cette image, le nouveau député est exclu du champ politique dès le premier jour de son mandat. Ainsi, l'oligarchie résiste-t-elle, efficacement, à l'intrusion du narcotraffiquant, qui de fait ne réussira jamais à intégrer l'élite politique de son pays.
- 13 Á la déception politique et morale d'Escobar – « je rêvais de faire le bien », confie-t-il, dépité, à son retour du parlement – répond la résignation, socialement fondée, de son épouse – « on savait bien que ces gens-là ne voudraient pas de toi » – et de son cousin et bras droit Gustavo. Dans cette séquence comme dans d'autres ultérieures, celui-ci le rappelle à leur vraie nature : « Somos bandidos » (S01E03). Même les autres narcos ne s'y trompent pas, à l'instar de Pacho du cartel de Cali : « Parfois je pense que tu tues tous ces politiques simplement parce qu'ils ne t'ont pas laissé appartenir à leur club » (S01E05).
- 14 Mais s'il est douloureusement évincé de l'oligarchie, Escobar ne renonce pas à endosser une posture politique. Il propose rien moins que rembourser la dette nationale en échange d'une amnistie (S01E05) et se rengorge, un peu plus tard, en constatant que « Mon problème est devenu un problème politique. Je suis important même pour la réélection de Bush aux États-Unis » (S02E02). Dans sa quête de pouvoir, il veut tout soumettre, même les institutions : « Toi, tu penses que tu peux tout contrôler », lui reproche Gustavo (S01E04). Porté, ou plutôt dépassé, par sa culture de violence, il recourt rapidement à la menace et à l'agression dès qu'il comprend que les tentatives

de négociation qu'il a initiées sont condamnées à l'échec. Après l'annonce par le candidat à la présidence Luis Carlos Galán Sarmiento de son soutien à l'extradition des narcotrafiquants aux États-Unis, Escobar lui écrit une lettre lui reprochant de vendre la souveraineté du pays. N'obtenant pas de réponse, et n'arrivant pas à le faire fléchir, il le fait assassiner au cours d'un meeting électoral. Il envoie des lettres de menace à tous les juges et en fait assassiner, au point de les obliger à rendre leurs jugements cagoulés (S01E04). Entre Escobar et l'État, la communication est rarement de l'ordre du dialogue ; elle passe par des instruments, téléphone, téléphone satellitaire, lettres, mais aussi, macabrement, par messages sur le corps de victimes.

- 15 Escobar s'est vengé de son humiliation au congrès en faisant assassiner Rodrigo Lara, inaugurant ainsi un cycle de violence criminelle. Par ce recours exclusif à la violence, il questionne ce qui fonde la légitimité du pouvoir de l'État mais délaisse également ses actions « sociales », ce qui lui reproche d'ailleurs la journaliste Diana Turbay (S01E08). Escobar s'en prend à l'ensemble des représentants de l'État : juges, politiques, policiers, etc., puis victimes innocentes tuées lors d'attentats aveugles. Dès la première saison, la majeure partie des épisodes violents – dramatiques pour la Colombie – qu'il a commandités est exposée : l'attentat contre le vol d'Avianca visant le candidat Gaviria et dans lequel décèdent 110 personnes, les attentats à la bombe à Bogota au cours des premiers mois de 1993, des massacres récurrents de policiers (qu'il rétribue par des primes) ou encore les règlements de compte entre narcos concurrents. C'est une stratégie de la terreur qui n'a d'autre perspective que l'engrenage. Escobar se sait fort de ses ressources économiques, d'informations (meilleures que les étasuniennes, dit-il) et de sa capacité à mobiliser des hommes à sa solde. Sa violence est tellement démesurée que même son plus proche collaborateur et cousin, Gustavo, s'en inquiète : « Tu veux une guerre civile ou quoi ? Tu es devenu fou, mec ! » (S01E07). Cette spirale meurtrière lui sera fatale : perdant le soutien d'une population horrifiée et disqualifié comme interlocuteur crédible lorsqu'il tente de négocier, il verra son empire fragilisé puis démantelé sous l'action de plus puissant que lui : une coalition de narcos concurrents et de paramilitaires soutenue par la CIA et tacitement approuvée par le gouvernement. C'est totalement isolé et démuné qu'il est abattu alors qu'il tente de prendre la fuite sur un toit de Medellín.

2. « Machiavel avait raison »

- 16 S'il peine à s'imposer pleinement comme tel, l'État colombien n'en répond pas moins à l'un des critères fondamentaux de tout État démocratique, à savoir la séparation des pouvoirs. Celle-ci est mise en scène dans *Narcos* au travers de la rivalité entre le président César Gaviria, chef de l'exécutif, et le procureur général de Greiff, haute autorité judiciaire. Leur rivalité n'est pas qu'institutionnelle¹² mais s'incarne dans des personnalités contrastées que l'idée de perfectionnisme permet d'éclairer.
- 17 De tous les personnages de la série, le candidat puis président de la République colombienne Gaviria est celui qui s'approche au plus près du perfectionnisme cher à Emerson et Cavell. Gaviria entretient tout d'abord un rapport manifestement problématique avec la *voix* et son évolution peut se lire comme l'acquisition progressive d'une voix propre, celle qui fera de lui un authentique chef d'État. Sa première apparition le met en scène lors d'un meeting électoral de celui qui est alors candidat du Parti néolibéral à l'élection présidentielle, Luis Carlos Galán (S01E05). Depuis les

coulisses, à voix basse, Gaviria prononce en même temps les mêmes mots que Galán sur scène : responsable de la communication du candidat, c'est lui qui a écrit son discours de fermeté contre les narcotrafiquants. Après l'exécution de Galán, Gaviria apparaît comme seul à même de le remplacer et c'est en large mesure malgré lui (la série montre, lors d'un dialogue avec son épouse, son hésitation à endosser une responsabilité qui engage sa vie et celle de ses proches) qu'il devient candidat. Alors que sa voix était jusqu'à présent exprimée publiquement par un autre, il se doit désormais de l'assumer en son nom. Sa conférence de presse à l'ambassade américaine en atteste (S01E05) lorsqu'il interrompt le discours conformiste prévu, range ses notes et livre le fond de sa pensée. S'il s'engage à traduire en justice les « hommes malfaisants » qui « gangrènent notre pays adoré », il compte le faire en ayant recours à l'extradition. La perspective d'un emprisonnement aux États-Unis constituant la crainte majeure des narcotrafiquants, contre laquelle est dirigé leur déchaînement de violence, la prise de position de Gaviria ne peut qu'être accueillie que comme une marque de courage politique.

- 18 Ce courage politique, pourtant, apparaît sujet à interrogation une fois Gaviria élu. Le nouveau président semble souvent hésitant et, surtout, avide de conseils. Envisagé sous l'angle du perfectionnisme, ce trait du personnage ne le renvoie pas pour autant du côté de la faiblesse mais davantage de l'engagement dans un processus d'acquisition d'une confiance en soi, c'est-à-dire, ici, de confiance dans la justesse de ses décisions. Gaviria est un président qui doute, interroge, écoute et change parfois d'opinion en se rangeant aux arguments d'autrui. Il est en d'autres termes engagé dans « un progrès dans la culture de soi » dont le moyen privilégié est la *conversation* « avec un ami, d'une sorte ou d'une autre, dont les mots auront le pouvoir d'aider à guider ce progrès »¹³. Cet ami prend les traits de son vice-ministre de la Justice Eduardo Sandoval.
- 19 Plusieurs séquences mettent en scène des dialogues entre les deux hommes, que lient par ailleurs une estime réciproque et une solide amitié. Une première conversation a pour objet l'attitude à adopter alors qu'Escobar retient en otage plusieurs enfants de l'oligarchie colombienne (dont la fille d'un ancien président colombien, la journaliste Diana Turbay) afin d'obtenir l'abrogation de la loi permettant l'extradition (S01E07). Sandoval et Gaviria privilégient initialement la fermeté mais le président se laisse fléchir sous la pression des parents des otages et après la mort de Diana Turbay au cours d'un raid manqué du bloc de recherche. Contre son vice-ministre, qui lui rappelle que « nous sommes l'État » et plaide pour une solution militaire déléguée à l'armée américaine, il accepte les conditions d'un cessez-le-feu d'Escobar : être incarcéré seulement pour trafic de drogue et dans une prison, la Catedral, construite par ses soins et d'où il pourra gérer ses activités illégales (S01E08). L'arrangement permet certes une diminution de la violence mais, moralement bancal, ne peut que laisser Sandoval insatisfait. Celui-ci se saisit de la rupture de l'accord que représente le meurtre de deux de ses subordonnés par Escobar pour plaider pour sa véritable arrestation au prétexte d'un transfert dans une prison plus sûre. La séquence donne significativement lieu à une interruption de la conversation entre le président et son vice-ministre : Gaviria refuse de parler au téléphone à Sandoval lorsqu'il comprend que celui-ci est retenu en otage à la Catedral et que sa voix n'est pas véritablement la sienne mais celle, menaçante, d'Escobar (S01E10). Si Sandoval réchappe de l'assaut de la Catedral par l'armée, la fuite du chef du cartel de Medellín constitue, au terme de la première saison, une défaite humiliante pour l'État colombien.

- 20 La deuxième saison présente un président Gaviria soutenu par Sandoval dans sa détermination à lutter par tous les moyens contre le narcotrafic. En témoigne l'échange qui ouvre le troisième épisode : quittant la cérémonie d'hommage à des policiers massacrés sur ordre d'Escobar, Gaviria reconnaît que « Je suis responsable de la mort de ces hommes » mais surtout qu'« Escobar s'est servi d'eux pour m'envoyer un message. Je vais lui répondre » – en l'occurrence en rappelant Carrillo, ancien chef du bloc de recherche adepte de la méthode forte. Sandoval abonde dans son sens : « Je suis tout à fait d'accord. Nous devons frapper fort », tout en ajoutant que certes cette décision ne sera pas populaire, « mais qui se soucie de notre popularité ? » (S02E03)
- 21 La série présente ainsi un personnage qui, au fil des épreuves dramatiques et des conversations qu'elles appellent, devient un chef d'État au sens plein, alors qu'il n'en avait au départ ni la stature ni la vocation. Ce processus passe notamment par l'adoption d'une forme d'*ethos* politique dont Machiavel a fourni le modèle canonique. S'impose à Gaviria le constat que la fin ultime d'un avenir de paix pour la Colombie doit composer avec des moyens à la légitimité discutable sinon douteuse, selon le conseil qu'adressait Machiavel au Prince : « ne pas s'écarter du bien, s'il le peut, mais savoir entrer dans le mal, s'il le faut »¹⁴. Le mal, ce sera l'action sanglante de *los pepes*, groupe issu de la jonction, sous les auspices de la CIA, du cartel de Cali et des paramilitaires anticomunistes. Sur le conseil de l'ambassadeur des États-Unis, Gaviria décide de donner son assentiment muet aux exactions des *pepes*, patientant jusqu'au terme de leurs exécutions sommaires des soutiens d'Escobar avant de les condamner publiquement (S02E06). La tentation du cynisme, dévoiement du perfectionnisme contre lequel Cavell met en garde¹⁵, est clairement présente à ce stade de l'évolution du personnage.
- 22 Pour faire référence à un autre classique de la réflexion politique, Gaviria est clairement du côté de l'éthique de la responsabilité, attentive aux conséquences des décisions politiques, tandis que le procureur de Greiff est un adepte inconditionnel de l'éthique de la conviction¹⁶. Le juriste considère en effet que le respect des principes fondamentaux de la République colombienne ne saurait souffrir la moindre exception – pas même celle d'un criminel monstrueux tel qu'Escobar. Son apparition, au cours du deuxième épisode de la deuxième saison, laisse pourtant planer une incertitude sur le statut moral du personnage. La série le montre recevant Duque, l'avocat d'Escobar, pour lui expliquer que « tout le monde a droit à un procès équitable. Pablo Escobar a les mêmes droits que n'importe quel autre Colombien. S'il a commis un crime, il doit être inculpé et jugé, et non pas traqué et tué comme un animal » (S02E02). Le doute est accentué un peu plus tard, lorsque le même de Greiff convoque Sandoval pour lui annoncer qu'il ouvre une enquête sur sa possible complicité dans la fuite d'Escobar de la Catedral – ce contre quoi Sandoval s'insurge en ces termes : « En rendant cette enquête publique, vous allez anéantir un homme formidable : notre président » (S02E04)¹⁷.
- 23 Comme les autres personnages, de Greiff souhaite une « meilleure Colombie » et son attitude est dictée par le constat que le pays « est en guerre depuis trop longtemps » (S02E02). Mais contrairement à ce que perçoit Duque, qui croit naïvement de Greiff disposé à négocier dans les termes imposés par Escobar, le procureur est seulement, mais profondément, attaché à la règle du droit. Du droit constitutionnel en premier lieu, qui impose le respect de la séparation des pouvoirs : quand Sandoval argue qu'ils devraient travailler main dans la main puisqu'ils visent la même fin, de Greiff lui

répond sèchement que lui ne travaille pas pour le président mais pour le peuple colombien (S02E02). Des libertés publiques également puisqu'il considère qu'Escobar a droit à un procès équitable et ne saurait être combattu par les moyens extra-légaux appuyés par les États-Unis que cautionne Gaviria.

- 24 Cette intransigeance légaliste éloigne de Greiff du perfectionnisme puisque son éthique de la conviction ne laisse aucune prise au doute sur le bien fondé de son attitude. Elle le place en porte-à-faux lorsqu'il exige d'Escobar qu'il se rende tout en lui garantissant la protection de sa sécurité et de ses droits : comment celui-ci pourrait-il faire confiance au représentant d'un État qui laisse agir les *pepes* en toute impunité ? (S02E07) Tout aussi vaine paraîtra sa déclaration à Tata que « le pouvoir de la loi est [le] dernier espoir » de son mari (S02E09). Le niveau de violence qu'a atteint le conflit entre le narcotraffiquant et l'État colombien interdit tout accord dans un cadre légal. Comme le lui explique froidement Gaviria (S02E08), c'est d'une lutte à mort, qui ne pourra s'achever que par l'élimination d'Escobar, qu'il s'agit désormais. La victoire de l'exécutif et de son éthique de responsabilité sur les convictions – honorables mais impuissantes – du procureur confirment une fois encore que « Machiavel avait raison : il faut avoir des valeurs mais cela ne suffit pas, et il est même dangereux de s'en tenir là »¹⁸.

3. By any means necessary

- 25 Une des fragilités de l'État colombien tient à sa difficulté à imposer son monopole de l'usage légitime de la violence : non seulement est-il concurrencé par celle des narcotraffiquants, des guérillas et des paramilitaires mais les institutions, police et armée, qui en ont la charge apparaissent particulièrement vulnérables devant l'alternative « *plata o plomo* » qu'affectionne Escobar. Le tout premier épisode montre comment celui-ci, pourtant confronté à une section policière spécialisée (et mieux payée que les autres), parvient à en corrompre les membres en leur offrant des marchandises dont il fait contrebande puis en leur cédant une part des gains de son trafic (S01E01). L'ensemble de la série souligne le lourd tribut payé par l'appareil répressif colombien et la force d'intimidation de la violence exercée à son encontre par les *sicarios*¹⁹.
- 26 Cette difficulté à imposer son pouvoir régalién conduit l'État colombien à solliciter l'appui des États-Unis, à l'appareil répressif certes beaucoup plus puissant et efficace mais au risque d'une perte de souveraineté. La question est particulièrement sensible en Colombie comme dans toute l'Amérique latine et fait l'objet d'allusions récurrentes, par exemple lorsque Duque avance que la rumeur d'une implication d'Escobar dans le trafic de drogue relève de la « propagande impérialiste américaine » (S01E03) ou quand, pendant la campagne électorale, Sandoval refuse la Cadillac blindée proposée par les États-Unis : « Se promener dans Bogota dans un tank américain ne nous rendra pas très populaires » (S01E06). La visée d'une Colombie en paix parce que débarrassée d'Escobar ne saurait se payer au prix d'une dépendance accrue à l'égard d'un autre État aux propensions impérialistes notoires.
- 27 *Narcos* livre un récit de la traque d'Escobar qui privilégie le point de vue étasunien : le narrateur est l'agent de la DEA Steve Murphy, venu en Colombie pour lutter contre le trafic de cocaïne après que son équipier a été tué par un *sicario* d'Escobar à Miami. Grand blond ne parlant pas espagnol, peinant à s'acclimater à la culture colombienne, il

présente tous les traits du *gringo*, à la différence de son partenaire Javier Peña, lui aussi américain mais d'ascendance chicana et parfaitement intégré à la sociabilité de ses collègues colombiens. Le rapport des deux policiers à la visée d'une « meilleure Colombie » est cependant le même : cet objectif est en quelque sorte indirect, ne prenant sens qu'en regard des intérêts des États-Unis engagés à partir du début des années 1980 dans la « guerre à la drogue » décidée par le président Reagan. Murphy le dit clairement pendant la campagne électorale : « Gaviria s'était prononcé en faveur de l'extradition des narcos. Dans notre intérêt, il devait gagner les élections » (S01E06). Le gouvernement et les policiers colombiens en sont également conscients, qui rappellent à plusieurs reprises aux Américains qu'ils ne sauraient avoir qu'un rôle supplétif dans la lutte contre le narcotrafic. Murphy et Peña doivent par conséquent constamment lutter contre leur marginalisation par leurs collègues colombiens, désireux de conserver la maîtrise de la chasse d'Escobar.

- 28 Murphy et Peña ne sont certes pas dupes de la réelle motivation du soutien de leur pays à la lutte contre le trafic de cocaïne – en l'occurrence l'inquiétude des milieux financiers devant les déséquilibres économiques produits par la multiplication d'argent sale. Leur distance critique à l'égard de leur institution s'exprime lorsque la découverte qu'Escobar coopère avec le pouvoir sandiniste pour faire transiter sa cocaïne par le Nicaragua confère une nouvelle légitimité à leur action : désormais, la guerre à la drogue se confond, aux yeux de l'administration Reagan, avec celle contre le communisme. C'est l'occasion d'une remise en cause de la loyauté des deux agents à l'égard de leur pays puisqu'ils décident de favoriser la fuite d'Elisa, ancienne guérillera du M-19 dont la vie est menacée après qu'elle leur a livré des informations sur Escobar. Ici, c'est la singularisation des liens – Elisa est une proche collègue de l'épouse de Murphy et elle entretient une relation amoureuse avec Peña – qui justifie la protection d'une militante communiste qui, aux yeux du gouvernement américain, relève de la trahison (S01E04).
- 29 Murphy comme Peña apparaissent ainsi pris dans des dilemmes moraux récurrents quant à la légitimité des moyens mobilisables pour atteindre leur objectif d'un arrêt du trafic de drogue. Le fondement de ces dilemmes est livré par ce constat désabusé de Murphy : « [Escobar] nous avait battus en s'autorisant ce que l'on s'interdisait » (S01E08) – en l'occurrence un usage sans limite de la violence. Comme Gaviria mais contre de Greiff évoqués plus haut, les forces en charge de la répression du narcotrafic ne peuvent s'en tenir à la stricte légalité si elles veulent être efficaces ; ne pouvant s'engager exclusivement dans le bien, elles sont fréquemment contraintes à recourir au mal, en l'occurrence à une violence extra-légale similaire à celle de ceux qu'ils combattent. Les deux agents de la DEA ne présentent guère de différence sur ce plan de l'inclination machiavélique. Au début de la série, Peña mène un raid sanglant pour délivrer une indicatrice prostituée démasquée par les narcos (S01E02) et, dans les derniers épisodes, c'est lui qui facilite et couvre les exactions de *los pepes*²⁰. Murphy livre quant à lui une information au colonel Carrillo dont il sait pertinemment qu'elle lui permettra d'abattre sommairement un groupe de *sicarios* (S01E01).
- 30 Un tel relâchement du rapport à la règle expose au relativisme moral, piège dans lequel Murphy est manifestement tombé. Le ton de sa narration en voix off est fréquemment désabusé quand il n'est pas complaisamment cynique. Rapportant la répression sanglante des narcotrafiquants chiliens par Pinochet (soutenu par les États-Unis pour sa lutte contre le communisme avant d'apparaître comme « pas si gentil que ça,

finalement », S01E01), il avance ainsi que « parfois les méchants font des choses bien » (S01E01). Plus tard, il affirme qu'« il faut parfois se salir pour arrêter de sales types » en ajoutant que « parfois les sales types aident à nettoyer » (S01E04) et justifie les exécutions policières par « ils n'ont pas de règles, pourquoi on en aurait ? » (S02E03). Surtout, il assène à deux reprises (S01E01 et S01E08) que « le bien et le mal sont des concepts relatifs ». De ce relativisme, signant l'abandon de toute visée perfectionniste, atteste son inclination à une violence gratuite qu'aucune fin ne saurait justifier – comme lorsqu'il menace de son arme un chauffeur de taxi lors d'un simple accrochage routier, devant les yeux horrifiés de sa femme (S01E09).

- 31 La propension au cynisme du personnage n'est cependant ni complète ni définitive. Une séquence le montre quitter les lieux, écœuré devant l'usage de la torture par le colonel Carrillo à l'encontre d'un sbire d'Escobar (S01E04), et il est révolté quand l'officier jette deux narcos d'un hélicoptère en vol (S02E03). Peña fait preuve d'un dégoût similaire lorsque le même Carrillo exécute, à des fins d'intimidation, un enfant des rues au service du cartel de Medellín. Le chef du bloc de recherche apparaît cependant à l'examen davantage machiavélien que cynique car s'il est adepte de la violence extra-légale, celle-ci n'est jamais injustifiée. Certes, tous les moyens, y compris les plus répugnants, sont bons à ses yeux mais seulement en regard de l'objectif ultime de l'élimination d'Escobar²¹. Ils prennent également une valeur morale lorsque la violence extra-légale se charge d'une dimension réparatrice. La torture jusqu'à la mort de Gustavo, le cousin et complice d'Escobar, est illégale et clandestine, mais elle est accomplie par des policiers dont des proches sont morts par la faute des narcos. C'est en fait sous les traits de l'agent de la CIA Bill Strehner que se rencontre la figure la plus proche du cynisme. Certes, il prétend œuvrer « pour les intérêts à long terme de [son] pays » (S02E07), les États-Unis, mais ce sont avant tout des intérêts occultes, pour lesquels il est prêt à toutes les compromissions (c'est lui qui contacte les frères Castaño, paramilitaires d'extrême droite, pour former *los pepes*) et à toutes les basses œuvres (n'hésitant pas à menacer Peña et à saper le travail de la DEA contre la montée en puissance du cartel de Cali).

Conclusion

- 32 La deuxième saison de *Narcos* s'achève avec la mort de Pablo Escobar lors d'un raid du bloc de recherche. L'objectif que s'étaient donnés les principaux protagonistes est enfin atteint mais permettra-t-il de déboucher sur une « meilleure Colombie » ? On est porté à en douter, cela pour plusieurs raisons. L'élimination du chef du cartel de Medellín ne signe pas la fin du narcotrafic mais bien plutôt une prospérité renforcée de ses concurrents du cartel de Cali²². L'État colombien s'est certes débarrassé d'un dangereux rival mais sans pour autant imposer son monopole de la violence légitime, toujours contesté par les guérillas et les paramilitaires²³. Il n'a pas non plus fait triompher le droit et la souveraineté puisque c'est en recourant à une violence extralégale appuyée par une puissance étrangère qu'il s'est débarrassé d'Escobar²⁴. Il ne paraît pas davantage en mesure de juguler la pauvreté qui a nourri l'allégeance des *comunas* de Medellín à un « Don Pablo » prêt à suppléer aux carences de l'État social par une redistribution clientéliste de l'argent de la drogue. L'oligarchie colombienne qu'Escobar entendait contester est plus que jamais au pouvoir après sa mort.

- 33 Il n'est pas certain non plus que la traque d'Escobar ait placé les protagonistes sur la voie d'un progrès moral, tant les épreuves et drames subis paraissent les avoir exposés au relativisme voire au cynisme. Le personnage qui présentait les plus fortes inclinations au perfectionnisme, le président Gaviria, consent finalement à une guerre sale menée par une coalition de narcos et de paramilitaires sous les auspices des États-Unis. Significativement, il est montré seul en son palais (S02E10) au moment de l'exécution d'Escobar ; la démission de Sandoval l'a privé de cet indispensable outil du perfectionnisme qu'est la conversation.

BIBLIOGRAPHIE

- CAVELL, Stanley, « Ce que le cinéma sait du bien », in *Le cinéma nous rend-il meilleur ?*, éd. Élise DOMENACH, trad. franç. par Christian FOURNIER et Élise DOMENACH, Paris, Bayard, 2003, p. 81-118.
- CAVELL, Stanley, *Conditions nobles et ignobles. La constitution du perfectionnisme émersonien* [1^e éd. : 1990], trad. franç. par Christian FOURNIER et Sandra LAUGIER, in *Qu'est-ce que la philosophie américaine ? De Wittgenstein à Emerson*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2009, p. 153-414.
- CORCUFF, Philippe, « Merleau-Ponty ou l'analyse politique au défi de l'inquiétude machiavélique », *Les Études philosophiques*, n° 57, avril-juin 2001, p. 203-217, <http://www.cairn.info/revue-les-etudes-philosophiques-2001-2-page-203.htm>.
- GARCIA MÁRQUEZ, Gabriel, *Journal d'un enlèvement* [1^e éd. : 1996], Paris, Grasset, 1997.
- HOBSBAWM, Eric J., *Les bandits* [1^e éd. : 1969], trad. franç. de Jean-Pierre ROSPARS et Nicolas GUILHOT, Paris, La Découverte, coll. « Zones », 2008.
- MACHIAVEL, *Le Prince* [écrit en 1513, 1^e éd. posth. en 1532], trad. franç. et introduction d'Yves LÉVY, Paris, GF-Flammarion, 1992.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, « Note sur Machiavel » [communication de septembre 1949], in *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1965, p. 349-376.
- PRO RUIZ, Juan, « Figure du cacique, figure du caudillo : les langages de la construction nationale en Espagne et en Argentine, 1808-1930 », *Genèses*, n° 62, 2006/1, p. 27-48, <https://www.cairn.info/revue-geneses-2006-1-page-27.html>.
- RESTREPO, Laura, *Delirio*, Madrid, Alfaguara, 2004.
- RINCÓN, Omar, « Amamos a Pablo, odiamos a los políticos. Las repercusiones de Escobar, el patrón del mal », *Nueva sociedad* [Buenos Aires], n° 255, Enero-Febrero 2015, p. 94-105, <https://nuso.org/articulo/amamos-a-pablo-odiamos-a-los-politicos-las-repercusiones-de-escobar-el-patron-del-mal/>.
- WEBER, Max, « Le métier et la vocation d'homme politique » [conférence de janvier 1919], in *Le savant et le politique*, introduction de Raymond ARON, trad. franç. de Julien FREUND, Paris, 10-18, 1979, p. 99-185.

NOTES

1. « Pablo Escobar est de mauvaise humeur... Toutes ces bombes s'expliquent par le fait que le Parti libéral vient de l'expulser des listes électorales du Sénat pour trafic de drogue. Il n'aime pas qu'on l'appelle Roi de la coca... Il préfère Père de la Patrie ». Cet extrait du roman *Delirio* de l'écrivaine colombienne Laura Restrepo (Madrid, Alfaguara, 2004, p. 117) fait directement allusion au personnage d'Escobar, comme nombre d'autres œuvres littéraires ou cinématographiques, qui l'ont depuis les années 1990 mis en scène pour ses caractéristiques fictionnelles fortes : démesure (violence extrême, richesse extrême), mégalomanie, ancrage social, etc. *Narcos* commence d'ailleurs par une allusion à cette stature littéraire, l'agent Murphy soulignant que « ce n'est pas un hasard si le réalisme magique est né en Colombie » (S01E01), référence à un genre né sous la plume de l'écrivain de Medellín Gabriel Garcia Márquez (qui a lui-même consacré un ouvrage aux méfaits d'Escobar, *Journal d'un enlèvement*, Paris, Grasset, 1997).
2. Sur cette autre série et le genre des narcotelenovelas, voir Omar Rincón, « Amamos a Pablo, odiamos a los políticos. Las repercusiones de Escobar, el patrón del mal », *Nueva sociedad* (Buenos Aires), n° 255, Enero-Febrero 2015, p. 94-105, <https://nuso.org/articulo/amamos-a-pablo-odiamos-a-los-politicos-las-repercusiones-de-escobar-el-patron-del-mal/>.
3. Stanley Cavell, *Conditions nobles et ignobles* [1^e éd. : 1990], in *Qu'est-ce que la philosophie américaine ?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2009, p. 208-209.
4. *Ibid.*, p. 299.
5. « Fric ou plomb ».
6. Voir Eric J. Hobsbawm, *Les bandits* [1^e éd. : 1969], Paris, La Découverte, coll. « Zones », 2008.
7. Son empire représente alors 60 millions de dollars par jour, soit, dit la voix *off* de Murphy, plus que General Motors à la même époque (S01E04).
8. Nous ne saurons rien de son père avant l'avant-dernier épisode de la saison 2. La confrontation finale des deux hommes, alors qu'Escobar est en cavale, décrit une tension, celle d'un père aimant mais confronté à la honte d'avoir engendré un fils d'une telle cruauté.
9. Ce qui suscite ce commentaire cynique d'un de ses *sicarios* : « sûr que c'est un saint, il t'envoie directement au ciel » (S01E07).
10. C'est une indignation de classe qu'il exprime devant l'exécution, par le colonel Carrillo, d'un enfant des rues à son service : « l'éternelle clique qui a tout se fiche des enfants qui n'ont rien » (S02E04).
11. Le terme de *caudillo* désigne en Amérique latine les chefs de guerre locaux qui apparaissent au XIX^e siècle au lendemain des guerres d'indépendance. Ces derniers bénéficient du soutien de la population locale, avec laquelle ils entretiennent le plus souvent des relations clientélares. Il sera utilisé au cours du XX^e siècle pour désigner un type de commandement local qui allie usage de la force et soutien populaire. À propos de la notion, voir par exemple : Juan Pro Ruiz, « Figure du cacique, figure du caudillo : les langages de la construction nationale en Espagne et en Argentine, 1808-1930 », *Genèses*, n° 62, 2006/1, p. 27-48, <https://www.cairn.info/revue-geneses-2006-1-page-27.html>.
12. Cette dimension institutionnelle n'en est pas moins réelle puisqu'on entend Duque affirmer que la Cour suprême (qui nomme le procureur général) est « la seule de nos institutions qui soit incorruptible » (S01 E04) – ce qui conduit Escobar, dans le même épisode, à la faire attaquer par la guérilla du M19 pour faire disparaître les preuves accumulées contre lui, entraînant la mort de la moitié de ses membres.
13. Stanley Cavell, « Ce que le cinéma sait du bien », in *Le cinéma nous rend-il meilleur ?*, éd. Élise Domenach, Paris, Bayard, 2003, p. 87-88.
14. Machiavel, *Le Prince* [écrit en 1513, 1^e éd. posth. en 1532], Paris, GF-Flammarion, 1992, p. 143. Sur la tension moyens/fins chez Machiavel, voir Philippe Corcuff, « Merleau-Ponty ou l'analyse

politique au défi de l'inquiétude machiavélienne », *Les Études philosophiques*, n° 57, avril-juin 2001, p. 203-217, <http://www.cairn.info/revue-les-etudes-philosophiques-2001-2-page-203.htm>.

15. « L'aspiration perfectionniste appelle, ou rappelle le désir de participation à la cité, comme si cette tâche morale était de montrer le terrain sur lequel s'appuyer pour résister à son invitation au cynisme », Cavell, *Conditions nobles et ignobles*, op. cit., p. 234-235.

16. Sur les notions d'éthique de la conviction et d'éthique de la responsabilité, voir Max Weber, « Le métier et la vocation d'homme politique » [conférence de janvier 1919], in *Le savant et le politique*, Paris, 10-18, 1979, p. 166-185.

17. L'ouverture de cette enquête poussera Sandoval à se sacrifier (comme il était déjà prêt à faire le sacrifice de sa vie lorsque pris en otage dans la Catedral) en démissionnant afin de protéger le président qui incarne à ses yeux la seule possibilité d'une « meilleure Colombie » (S02E04). Moteur de dialogue, il sert par ses sacrifices l'évolution et la stature du président Gaviria.

18. Maurice Merleau-Ponty, « Note sur Machiavel » [communication de septembre 1949], in *Éloge de la philosophie*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1965, p. 370.

19. Successivement appelés par Gaviria à prendre la tête du bloc de recherche, les colonels Carrillo et Martinez font preuve d'hésitation devant une responsabilité qui expose leur vie et celle de leurs proches. Les voisins de Carrillo souhaitent le départ de sa famille de leur quartier et il est l'objet d'une tentative de corruption de la part d'un proche (S01E05).

20. Il en est convaincu par un narco, Don Berna, qui lui explique qu'ils sont comme chat et serpent, qui veulent se tuer mutuellement mais qui « parfois voient passer un rat bien gras [i.e. Escobar] qu'ils veulent tous les deux manger » et ont intérêt à s'allier pour y parvenir (S02E03).

21. Ces moyens sont également mis en regard de ceux, toujours plus violents et cruels, qu'emploie Escobar. Lorsque Carrillo dit à un *sicario* qu'il va le tuer « à petit feu » s'il ne lui livre pas des informations, celui-ci lui répond que « Pablo me tuera encore plus lentement » (S01E04).

22. Le combat contre le cartel de Cali, auquel se consacre Peña, constitue le motif de la troisième saison de *Narcos*.

23. Lesquels pourront tirer des ressources supplémentaires des stocks de cocaïne d'Escobar qu'ils se sont appropriés avec le consentement de la CIA.

24. Le cri de « vive la Colombie ! » que pousse le policier Trujillo après avoir abattu un Escobar blessé et incapable de se défendre paraît de ce point de vue artificiel, suscitant une moue perplexe de Murphy (S02E10).

RÉSUMÉS

« Des choses merveilleuses pour ce pays », en l'occurrence la Colombie, c'est ce qu'ambitionne de faire le trafiquant de cocaïne Pablo Escobar alors qu'il cherche à entrer en politique pour y porter la parole des plus pauvres, dont il est issu. Cette ambition se heurtera à l'hostilité de l'oligarchie devant celui qui se pose en « Robin des bois » et qui y répondra par un déchaînement de violence. Elle se heurtera surtout à l'action de ceux pour qui une « meilleure Colombie » passe par l'éradication du narcotraffic et la restauration de l'autorité de l'État. C'est aux dilemmes moraux des protagonistes de *Narcos* quant à la légitimité des moyens à mettre en œuvre pour y parvenir que s'intéresse principalement cet article. La tentation, exprimée par les agents étasuniens de la DEA comme par certains secteurs de l'État colombien, de combattre le chef du cartel de Medellín par des moyens tout aussi illégitimes, et violents, que les siens s'oppose au respect absolu de la

légalité (y compris lorsqu'elle sert les intérêts d'Escobar) incarné par le procureur général de Greiff. Cette tension est mise en scène dans la série au travers des hésitations du président Gaviria, dont les conversations avec son vice-ministre de la Justice appellent une réflexion en termes de perfectionnisme, en exprimant ses doutes quant aux moyens et aux fins du bon gouvernement (une paix octroyée au prix de concessions à Escobar, ou l'élimination du narcotraffiquant s'appuyant sur des paramilitaires et au prix d'une perte de souveraineté) et en exposant les limites du courage politique.

“Marvelous things for this country”, meaning Columbia, is what ambitious drug trafficker Pablo Escobar as he tries to become a politician in order to express the voice of the poorest he comes from. This ambition will fail as it confronts the hostility of the oligarchy against one who stands as a « Robin Hood », and who will respond with extreme violence. I will mainly confront the action of those for whom a “better Columbia” goes along with the eradication of drug traffic and the restoration of state authority. As such, the article focuses the moral dilemmas that agitate *Narcos*' protagonists about the legitimacy of the means they should employ to reach these ends. A temptation is expressed, both by the US DEA agents and by some sectors of the Columbian State, to fight the head of the Medellín cartel with means as illegitimate, and violent, as his. It opposes the absolute respect of legality (even when it serves Escobar's interests) that is promoted by general attorney de Greiff. This tension is staged in the series by president Gaviria's hesitations. His conversations with his vice-minister of Justice call for an analysis in terms of perfectionism, as they express his doubts about the means a good government requires (paying peace with concessions to Escobar, or the elimination of drug traffic relying on paramilitary at the cost of the loss of sovereignty), and exposes the limits of political courage.

INDEX

Mots-clés : caudillo, éthique de la conviction, éthique de la responsabilité, perfectionnisme, violence

Keywords : caudillo, ethics of conviction, ethics of responsibility, perfectionism, violence

AUTEURS

MAYA COLLOMBON

Maya Collombon est politiste, maître de conférence à Sciences po Lyon et chercheure associée au laboratoire Triangle (UMR 5206, Lyon et Saint-Étienne). Spécialiste de l'Amérique latine, elle a consacré sa thèse aux mobilisations indigènes et au militantisme zapatiste au Chiapas (Mexique). Plus récemment, elle s'est intéressée aux phénomènes violents, qu'ils prennent les traits d'une violence d'Etat comme au Nicaragua (*Cahiers des Amériques latines*, n° 87, 2018) ou d'une violence à l'échelle individuelle à travers le cas des gangs (*Cultures & conflits*, n° 110-111, 2018).

Maya Collombon is a political scientist, reader of Political Science at Sciences Po Lyon and associated researcher at the Triangle laboratory (UMR 5206, Lyon and Saint-Étienne). A specialist of Latin America, she devoted her thesis to indigenous mobilizations and Zapatista activism in Chiapas (Mexico). More recently, she has been interested in violent phenomena, whether they take the traits of state violence as in Nicaragua (*Cahiers des Amériques latines*, n° 87, 2018) or individual violence through the case of gangs (*Cultures & conflits*, n° 110-111, 2018).

LILIAN MATHIEU

Lilian Mathieu est sociologue, directeur de recherche au CNRS (Centre Max Weber, UMR 5283, ENS de Lyon). Spécialiste de l'étude de la prostitution et des mouvements sociaux, auxquels il a notamment consacré les ouvrages *Prostitution, quel est le problème ?* (Textuel, 2017) et *L'espace des mouvements sociaux* (Le Croquant, 2012), il s'est intéressé au domaine des séries télévisées dans le cadre de son livre *Columbo, la lutte des classes ce soir à la télé* (Textuel, 2014), dans lequel il envisage les interactions entre le policier et les assassins au prisme de la sociologie des classes de Pierre Bourdieu.

Lilian Mathieu is a sociologist, research director at CNRS (Max Weber Centre, UMR 5283, ENS de Lyon). He specializes in the study of prostitution and social movements, notably in his books *Prostitution, quel est le problème ?* (Textuel, 2017) and *L'espace des mouvements sociaux* (Le Croquant, 2012). He became interested in the field of television series in his book *Columbo, la lutte des classes ce soir à la télé* (Textuel, 2014), in which he considers the interactions between the police detective and the murderers through the prism of Pierre Bourdieu's class sociology.